

Divagations

Jean-Michel Guyot

A Jean-Luc Nancy

Dans ces quelques pages, j'irai de digression en digression, chacune étant le prolongement d'une autre, prolongement interrompu par une autre digression et ainsi de suite...

Ce n'est pas là un résumé, encore moins une somme consacrée aux questions que je soulève comme en passant, mais une série de coups d'œil lancé dans des pièces immenses dans lesquelles je ne souhaite pas m'attarder outre mesure et que mes écrits, ailleurs, ont tout loisir d'explorer, sans jamais que je sois animé par le désir impérieux d'en dresser un inventaire exhaustif.

Il y a belle lurette que je ne crois plus aux totalités. Je dessine ainsi un nouvel urbanisme sans plan préconçu au risque de me perdre dans les dédales nombreux de l'existence présente, passée et future. Il y a peut-être à la base une naïveté qui consiste, comme dans l'enfance, à confondre la demeure que j'habite avec le monde tout entier, mais c'est précisément ce monde en expansion que je vise, tout en demeurant à l'écart.

•

Liberté et amour : concepts dont la toute première marque distinctive est celle-ci : nous sentons aussitôt que le terme de « concept » est en défaut avec eux, et qu'il y a nécessairement plus, dans ces concepts, que du concept. Cette condition ne leur est pas exclusive, loin de là, mais c'est avec eux qu'elle se fait incandescente. Il nous revient donc de reprendre et de retravailler la charge, la tension de pensée et l'élan de désir qui, à travers ces mots, définissent et déchirent à la fois notre espace tout entier.

Jean-Luc Nancy, Liberté de l'amour

•

Oui, c'est vrai, ami, le talent n'est rien sans une force de frappe, une bonne dose de conscience de soi, une confiance en soi éclairée par les faits, une solide connaissance du monde et des hommes, une connexion même ténue avec l'actualité la plus brûlante, une distance aussi, un recul, tout cela composant ce mélange détonnant de misanthropie et d'empathie qui caractérise à mon sens tout littéraire, tous genres littéraires confondus.

Il faut frapper les esprits, et pour cela il convient de se faire connaître du plus grand nombre en s'attachant des fidélités de lecture. Créer l'événement, susciter l'attente.

Toutes choses pour lesquelles les forces me manquent.

Il faut d'abord que les mots qui viennent en masse ou en petits nombres, une phrase, une seule parfois, passent la barrière mentale, mu que je suis alors par l'envie irréprouvable de leur donner la parole. Il s'agit bien d'une nécessité qui s'impose dans ces moments gracieux.

D'autres fois, le voyage transfrontalier tourne court. Je n'ai pas envie de lever le petit doigt. Je reste assis tassé dans ma pensée.

Le multiple ne me pose pas de problème, sauf si le fantasme de totalité - ma voracité native, ma gourmandise insatiable - se met de la partie. J'éprouve alors un vertige douloureux, car je sais pertinemment que tout ce qui me passe par la tête devient un kaléidoscope en expansion aux suggestions presque infinies.

Quant au singulier qui m'anime, je dirais simplement qu'il doit trouver grâce à mes yeux en passant l'épreuve du son, c'est-à-dire du rythme que j'y entends immédiatement avant même que je n'ai décidé si ça valait la peine d'en dérouler toutes les subtilités.

C'est une phrase musicale qui s'impose, c'est elle qui décide de toute la suite à donner ou non à cette promesse en gestation.

Le monde tel qu'il est, soit le multiple, c'est-à-dire des rapports de force innombrables, et le singulier, en somme la marque que l'on tente d'imprimer en s'imposant comme sur une monnaie impériale, font obstacles, s'érigent en barrières naturelles qu'il est loisible de franchir ou non à ses risques et périls.

Faire fi du monde, pour peu que l'on désire s'y imposer, est impossible. Les politiques, les gens du spectacle, les communicants et les journalistes en vue s'entendent comme larrons en foire. Le cynisme et l'opportunisme sont indispensables pour réussir à s'imposer dans ce concert des bien-parlants, des beaux-parleurs et des joueurs de flûte de Hamel.

Plus jeune, j'étais effrayé par la pléthore de l'offre culturelle, lorsque je mettais les pieds dans une librairie. Outre cela, les bibliothèques me faisaient peur. *La poussière grecque et la cendre latine*, le poids du passé, le prestige des œuvres classiques m'effrayaient.

Rien que dans le petit monde de la poésie en 2019 qui ne représente en France que 0,2 pour cent des ventes en librairie j'étais frappé de voir tant de vigueur à l'œuvre il y a maintenant plus de trente ans.

Je me disais : *Voilà des gens qui s'y entendent à se faire entendre, pourquoi tenterais-je d'y ajouter une voix de plus ? Il y a déjà trop à lire.*

C'est que je n'ai été éduqué ni en héritier ni en méritocrate. Rien ne m'est dû.

Le trop à lire entrainait en conflit dans mon esprit avec le trop à dire que je confondais encore avec le simple fait d'écrire.

Où que je me trouve, je ressens comme difficile de prendre la parole pour être écouté.

Une ambivalence est à l'œuvre : je désire être entendu, suis vexé de ne pas toujours l'être, tout en gardant au fond de moi l'impression ressentie comme juste que tout cela au fond n'a aucune importance. Si je désire m'imposer pour me faire entendre, alors c'est à des égaux que je m'adresse, et libre à eux de m'accorder leur attention ou non. A cette nuance près que je puis avoir l'illusion de me hisser au-dessus d'eux par la vigueur et la rigueur conjuguées de mes propos et écrits, alors qu'en fait je ne fais que m'exposer au risque d'une parole libre à prendre ou à laisser.

Si je fais l'effort d'aller dans le monde à ma façon, qui est celle de milliers d'autres, en publiant, ce n'est pas dans l'intention de me prouver à moi-même que je suis capable d'écrire des textes que personne d'autre que moi ne peut écrire. Cela, j'en suis intimement persuadé, ayant assez

de recul, c'est-à-dire de lectures à mon actif pour être à même de mesurer l'écart qui me distingue des autres, tout en me liant à eux par un fil invisible.

L'intime n'a aucune valeur marchande. Il faut parvenir à convaincre que ce que l'on a à dire est tout à fait singulier, qu'en outre cette singularité a une valeur culturelle suffisante pour en justifier la marchandisation.

Alors pourquoi écrire dans l'intention d'être lu ? Il faut pour cela prendre le risque de passer sous les fourches caudines des comités de lecture tout puissants et d'en ressortir la tête haute, pas fracassé pour un sou. Chaque refus est un camouflet. Je regrette presque de ne pas avoir collationné les lettres de refus pour en exposer et analyser les arguments.

Il est loin alors le moment souverain où l'on écrit comme devant soi seul. Il faut en passer par l'épreuve des autres, comme dans tous les domaines de la vie sociale.

Etre à l'aise en société, avoir de l'entregent à défaut de pouvoir s'appuyer sur un réseau de relations. Voilà ce qui le plus souvent passe mes forces et me fait défaut. Une aura ne se gagne qu'en s'exposant au jugement d'autrui, à commencer par celui d'une fraction au moins de la profession de ceux qui ont décidé d'être les décideurs en matière littéraire, c'est-à-dire ceux qu'on appelle les éditeurs flanqués de leurs comités de lecture. Il faut ensuite asseoir une réputation en publiant le plus possible, c'est-à-dire beaucoup !

Le plus souvent, je tombe en arrêt devant moi-même. L'indifférence me gagne. Le sentiment de vanité l'emporte comme dans ma jeunesse, et je sais ce sentiment socialement déterminé par un ordre social qui s'auto-entretient. La concurrence est rude voire féroce, le parisianisme fait encore la loi, même si, heureusement, de nombreux éditeurs de province permettent à un assez grand nombre de voix de se faire entendre, même faiblement.

Ainsi, c'est par un sursaut de fierté que je parviens quelquefois à passer outre ce déterminisme social qui en arrange plus d'un.

Reste à ta place, petit, ça vaudra mieux pour tout le monde.

Cette voix, je l'entends dans chaque refus, je la perçois aussi dans l'air ambiant. Nous vivons dans un monde qui se repaît des plus belles réussites économiques qui seules comptent tant aux yeux du public friand d'exceptions qui confirment la règle qu'aux yeux de ces experts-comptables que sont aussi les éditeurs légitimement soucieux de faire des profits, afin, au moins, d'assurer la pérennité de leur entreprise éditoriale (Laissons de côté le désir d'enrichissement personnel, la gloriole et la vie mondaine.)

A côté de cela trouvent place quelques auteurs édités pour le prestige, même s'ils vendent peu. Les « grands éditeurs » financent leurs collections à tirage confidentiel via les grosses machines éditoriales. Pourquoi pas, après tout ?

L'orgueil a une valeur compensatoire dérisoire : il s'agit en somme de se passer des autres pour ne pas avoir à en passer par leur jugement.

J'ai toujours eu l'impression désagréable que tout le monde juge tout le monde, ce qui pose, en arrière-fond, le problème de la compétence à juger un travail, et le travail, c'est nous tout entier, quoi qu'en pût dire ce proviseur de lycée qui tança un jour ma fille dans son bureau en ma présence, parce qu'en classe de seconde elle avait de mauvais résultats en maths. Ce dernier prétendait qu'on ne jugeait pas ma fille comme personne mais ses résultats scolaires. Pure

foutaise ! J'ai fait comprendre à ce monsieur l'effort financier auquel je consentais en payant à ma fille des cours particuliers en maths, qu'on ne pouvait pas non plus lui reprocher de ne pas faire d'efforts.

Me départir d'un orgueil purement réactif ainsi que du sentiment de vanité de toute entreprise dans un contexte social verrouillé, voilà en somme les deux démons que j'ai appris à repousser pour me faire entendre.

Reste que la route est longue, et qu'il y a loin de la main qui écrit à la bouche qui lit à haute voix un poème.

Parce que beaucoup s'y entendent mieux que moi à se faire entendre.

Je ne puis me contenter de bouffées d'ambition qui feraient suite à des bouffées d'inspiration. Il y a le temps de l'écriture qui est un vrai bonheur parce que l'on maîtrise alors absolument tout. Un talent s'affermi puis s'enhardit au fil du temps. La maîtrise dont on fait montre est sensible, physiquement ressentie au moment d'écrire en état de légère transe. Elle est réelle, mais sa réalité spirituelle doit devenir humaine, co-extensible à la réalité sociale, et là, c'est une autre paire de manche.

Je pars donc avec un handicap certain mais pour m'en départir, comme l'on jette de vieux oripeaux encombrants. La mise à nu a ses limites. La personne de l'auteur ne peut pas être confondue avec son œuvre ni même avec les propos qu'il tient.

S'expliquer dans le but de clarifier, le plus souvent, ne fait qu'ajouter à la confusion, d'autant plus que la majorité des gens n'acceptent pas de changer d'opinion aussi facilement. Tous et toutes, nous sommes piégés par les mots que nous employons dans les propos que nous tenons. Il faut veiller en philosophe, courir ainsi le risque de ne pas être écoutés par le grand nombre qui n'a pas la culture requise pour nous comprendre.

A cet imbroglio propos-œuvres s'ajoute la vie d'un auteur que l'on scrute parfois. Il appert que de grands esprits sont petits parfois et fort mesquins.

On touche là à quelque chose d'impossible et d'intenable, je le sais. La personne excèdera toujours ses moyens d'expression et ses œuvres, mais d'elle on ne retiendra jamais que ce qu'elle consent à communiquer.

La communication, c'est la rencontre et le partage de diverses singularités à travers le commun de la perception que les langages communs induisent, qu'ils soient artistiques, scientifiques ou purement décisifs comme l'opinion personnelle que l'on se fait au sein de l'opinion générale.

On ne partage que ce que l'on a en commun. Il s'agit d'aller au-delà du commun pris comme tremplin pour faire le saut dans le singulier, l'inconnu, la perception rare, le nouveau.

Au moment de la plus haute singularité, la vaste étendue du commun, des lieux communs, de la *res publica communis*, ne servent que d'assise. Son assiette se réduit à n'être plus qu'un tremplin, mais pour faire alors le saut de l'ange dans les eaux chaudes ou froides de l'humanité toute entière.

On dit la musique universelle parce que non bornée par la barrière linguistique. C'est sans compter sur les rejets, les ostracismes dont sont victimes nombre d'expressions musicales à travers le monde. Le passionné de blues que je suis en sait quelque chose. Il n'en reste pas

moins que la poésie toujours inscrite-enracinée dans une langue singulière a moins de chance de se faire entendre de tous qu'une musique.

Il est vrai que la langue anglaise est actuellement répandue universellement à travers le globish, mais il suffit de se pencher attentivement sur les paroles de chansons de diverses époques pour se heurter à des difficultés d'ordre linguistique : les références culturelles manquent, la syntaxe n'est pas toujours claire, le vocabulaire utilisé, argotique ou non, est toujours d'ici et non d'ailleurs.

C'est cet *ici-maintenant* qui parle dans une chanson éloignée ou non dans le temps, d'où la nécessité de contextualiser les expressions artistiques du passé et d'avoir une bonne connaissance des contextes d'expression actuels, si l'on veut rendre justice à l'œuvre considérée comme autre chose qu'un passe-temps superficiel.

Je n'écris jamais pour développer une thèse mais pour la découvrir au fur et à mesure de son élaboration.

Quant à la poésie, c'est pure aventure.

C'est banal à dire : on écrit, on se cherche en écrivant. Recherche de soi et écriture passent par les mots que nous avons tous et toutes en commun.

L'écrit a alors la valeur d'un acte, ni plus ni moins, avec ses regrets et ses repentirs.

Au-delà de la dénotation, comme en deçà de toute connotation se cherche une langue dans la langue qui fait son miel et parfois son fiel du fatras culturel accumulé au cours des siècles, comme si l'on voulait au sein d'une langue donnée instaurer un petit royaume autonome avec son administration, sa poste et ses douanes, mais le roi est nu.

Armé d'une loupe, d'un télescope géant, de tout un arsenal d'imagerie médicale et autre, visant l'infiniment petit, l'infiniment grand, en somme le monde humain et inhumain, l'écrivain se décentre, parfois s'oublie, tout en nourrissant ses réflexions et ses créatures avec son sang, ses humeurs, sa vie au sens le plus large du terme, ce qui inclue tout un passé de culture, une compréhension profonde de son geste artistique, une lucidité quant à ses moyens et ses fins, des instincts en éveil, un appétit de vivre, une ouverture d'esprit maximale.

Il faut ignorer superbement, sciemment, délibérément, vigoureusement les vertiges de l'influence, ne jamais voir et vouloir à la place des autres, tout au contraire leur faire une place de choix au festin, les convier au banquet en frères d'armes.

Festoyer avec faste et magnificence, et danser toutes les danses du monde à perdre haleine dans les vastes allées du château, ses jardins luxuriants, et puis pauvrement vêtu s'en aller par les chemins grêles, sans bâton de pèlerin.

A côté de la politique holistique, en sourdine ou tonitruant, selon l'urgence du moment auquel s'accordent notre tempérament et notre humeur vaquer, évacuer l'indicible, laisser une place au non-dit, a contrario s'en faire l'ennemi juré, vivre dans l'incertitude quant à l'avenir et dans le doute méthodique, sans jamais perdre de vue l'essentiel qui nomadise perpétuellement.

Impossible de conclure lorsqu'on se sait évoluer dans un espace apparemment circulaire qui tourne sur lui-même, comme si, prisonnier d'une sphère imaginaire aux dimensions inconnues,

l'écrivain avait à cœur d'inclure sans délai et sans cesse ce que cette apparente sphère exclue de facto de son champ d'éveil et d'émerveillement.

Jean-Michel Guyot

30 juillet 2019